

## A LA FERME

Pierre avait six ans, et il était encore en nourrice. C'est rare, n'est-ce pas ? aussi avait-il fallu pour cela des circonstances tout à fait extraordinaires. Quand il était né, son père, qui était ingénieur, allait partir par faire de grands travaux en Russie, du côté de l'Oural. Sa femme voulait le suivre, mais on n'osait pas emmener un si petit enfant, à qui le climat ne conviendrait peut-être pas ; plus tard, quand on serait installé, on tâcherait de venir le chercher. On le confia donc à une bonne fermière qui promit d'avoir soin de lui et de l'aimer comme ses propres enfants, et elle tint parole, car Pierre fut parfaitement heureux à la ferme, et s'y porta comme un charme. Il grandit en liberté, comme les petits paysans. Il savait bien qu'il avait quelque part, très loin de la France, un papa et une maman, et même une petite sœur, car il lui était né une sœur en Russie, et c'est même ce qui avait empêché de venir le chercher aussitôt qu'on aurait voulu ; mais comme il ne les connaissait pas, il ne pouvait pas se faire du chagrin de leur absence.

Il avait donc six ans lorsque son père, ayant fini ses travaux, revint en France. "Allons chercher Pierre," lui dit sa femme, dès qu'ils eurent une maison où habiter ; et la petite sœur Thérèse, qui avait quatre ans, répéta, en sautant de joie : "Allons chercher Pierre !"

On partit, emportant de quoi habiller Pierre à la mode de Paris : la maman ne se fit pas trop au goût de la nourrice. On ne l'avait pas prévenue : à quoi bon ? elle ne quittait jamais sa ferme, ni Pierre non plus, sans doute.

Elle reconnut tout de suite les voyageurs, la fermière Véronique ; et il

Pierre regarda ce beau monsieur, cette belle dame et cette petite fille habillée de dentelle comme la bonne Vierge de l'église, et il les trouva si imposants qu'il fit un pas pour s'enfuir. Mais sa mère le saisit, l'emporta dans ses bras et le serra sur son cœur, sans craindre de salir sa belle robe ; et elle baisait ses yeux, ses joues, ses cheveux, riant et pleurant, l'appelant son fils, son trésor, son amour, son enfant chéri. Pierre commençait à s'approprier. Il se laissa embrasser par son père et par sa sœur ; mais il ne les connaissait pas encore beaucoup. Il ne faudrait donc pas lui en vouloir s'il pensait à son tombereau et au beau sable jaune.

Il y pensa si bien que profitant d'un moment où ses parents causaient avec la fermière, il se glissa hors de la maison... Il avait des jambes de cerf : il fut bien vite à la sablonnière. Thomas continuait tranquillement à entasser du sable dans sa marmite.]

Pierre se mit à creuser activement avec sa pelle pour réparer le temps perdu. Oh ! le beau sable ! comme il faisait bien dans le tombereau !

La petite porte de la haie s'ouvrit, et livra passage à Thérèse. Elle s'ennuyait, elle aussi, de la conversation des grandes personnes, et elle avait envie de revoir son frère. A vrai dire, elle ne le trouvait pas très séduisant, avec ses pieds nus, son vilain chapeau et ses mains noires. Mais sa maman lui avait dit qu'il jouerait avec elle, et que ce serait un gentil petit compagnon ; et sa maman disait toujours la vérité ! Quand on lui aurait lavé les mains, et qu'on lui aurait mis le joli costume de jersey avec un col marin, les chaussettes rayées et le grand chapeau de paille que sa maman avait apportés pour lui, il serait tout de suite beaucoup mieux. Thérèse le cherchait donc, pour faire connaissance et causer avec lui ; car elle n'avait pas encore entendu sa voix : il avait souri, mais il n'avait pas dit un mot.

Pierre la regarda, et lui trouva une figure aimable. Il chercha ce qu'il pourrait bien lui dire, il lui offrit ce qu'il avait de mieux à sa disposition pour le moment : il lui présenta sa pelle.

"Pour moi ?" dit Thérèse étonnée.

Pierre hocha la tête pour dire oui.

"Pourquoi faire ?

— Jouer," répondit Pierre, se décidant à parler.

"Ah ! il m'a parlé ! Embrasse-moi, mon petit frère. Tu veux bien jouer avec moi ? Qu'est-ce que nous allons faire avec ta pelle ?

— Ça, et Pierre prenait une pelletée de sable qu'il jetait dans le tombereau.

"Et quand il sera plein nous le traînerons, et nous irons faire un gros tas de sable, dis ? C'est amusant ! je vais mettre mon bouquet dans l'herbe, et je t'aiderai."

Thérèse prit la pelle ; et pour que le tombereau fût plus tôt plein, Pierre se servit de ses mains. Le gros Thomas regarda Thérèse avec des yeux tout ronds : quand il l'eut assez vue, il se mit, pour changer, à vider sa marmite qui était pleine.

Il y eut bientôt un gros tas de sable jaune amoncelé à l'ombre de la haie ; on le



Pierre lui présenta la pelle. (P. 25, col. 2).

fallait l'entendre se récrier : "Ah ! monsieur ! ah ! madame ! qu'il y a donc longtemps qu'on ne vous a vus ! La belle petite demoiselle ! est-elle forte pour son âge ! Vous allez prendre quelque chose : du lait doux ? de la crème ? le pain est fait de ce matin. La petite demoiselle aime-t-elle les crêpes ? Jeannette ! va-t'en vite cueillir des fraises et des framboises au jardin ! Pierre ! Pierre ! Je suis sûre qu'il est fait comme un voleur : si j'avais su que vous arriviez, je lui aurais mis ses beaux habits..."

Pierre, qui s'entendait appeler de tous les côtés, avait fini par se décider à venir. Il s'amusait pourtant bien ! Il avait découvert derrière une haie, une petite sablonnière de beau sable jaune, fin et doux, et il avait traîné sa brouette, ou plutôt son tombereau, véhicule d'aspect très primitif, mais solide, où l'on pouvait mettre tout ce qu'on voulait. Pierre y charroyait tantôt des pierres pour se faire une maison, tantôt de l'herbe pour les lapins, ou toute autre chose dont l'idée lui venait. Ce jour-là, il remplissait son tombereau de sable ; et il avait pour compagnon de jeu le gros Thomas, le plus jeune fils de la fermière, qui travaillait de toutes ses forces à faire entrer le sable à poignées dans une vieille marmite.

"Attends-moi là, Thomas, je vais revenir," dit-il ; et il prit sa course vers la maison, nu-pieds comme il était, coiffé d'un vieux chapeau déformé et n'ayant qu'un gilet sur sa chemise.

"Le voilà, madame ! cria la fermière en le voyant apparaître sur la porte, rouge et ébouriffé. Pierre, c'est ta maman ! c'est ton papa ! c'est ta petite sœur !

façonna avec la pelle pour le rendre bien régulier, et on le creusa pour en faire une maison. Thérèse s'amusait comme une bienheureuse. Pierre s'était tout à fait apprivoisé ; il parlait à sa sœur du poulain, de la jument grise, de l'âne qui portait des paniers pour aller au marché, des poussins, des petits canards, de l'ougeaude, la grande vache qui donnait de si bon lait, des oies blanches, et du jars qui était très méchant.

"Tu as tant de bêtes que ça, ici ? lui demanda Thérèse avec admiration.

— Oui ! et bien d'autres. Il y a les moutons, mais ils sont au pâturage, le berger les ramènera ce soir. Et puis il y a les dindons noirs et les dindons blancs. Veux-tu les voir ?

Thérèse se leva tout de suite, secoua sa robe pleine de sable, et Pierre, abandonnant pelle et tombereau, la guida parmi les merveilles de la ferme. Elle ne s'était jamais tant amusée. Elle sauta de joie au bord de la mare où les petits canards, encore couverts de duvet jaune, nageaient et faisaient la culbute dans l'eau. Elle eut un peu peur des oies qui allongeaient leurs grands cous en ouvrant leurs becs jaunes d'un air menaçant ; mais elle demeura en extase devant la poule blanche et ses onze petits poussins. Pierre en attrapa un qu'il lui mit dans les mains ; alors elle voulut rentrer à la ferme pour le faire voir à sa maman.

"Ah ! vous voilà, mes chéris, dit la maman. Nous parlions justement d'aller vous chercher : il est temps de partir.

— Oh ! maman, s'écria Thérèse, restons ici, c'est si amusant ! les canards, l'âne, la vache, les poussins, tout ! et je n'ai pas encore vu les moutons !"